

LA
TEMPÊTE

BALLET

EN TROIS ACTES, SIX TABLEAUX

LIVRET DE

JULES BARBIER

CHORÉGRAPHIE DE

J. HANSEN

MUSIQUE DE

AMBROISE THOMAS



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

—
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

—
1889

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés.

LA TEMPÊTE

BALLET

Représenté pour la première fois, à Paris,
sur le THÉÂTRE NATIONAL DE L'OPÉRA, le 19 juin 1889.

PERSONNAGES

MIRANDA, héritière du royaume de Naples.	M ^{lles} MAURI.
ARIEL, prince des génies de l'air	LAUS.
FERDINAND, cousin de Miranda, prince rénant de Naples.	MM. VAZQUEZ.
CALIBAN, gnome, esclave d'Ariel	HANSEN.
STÉFANO, matelot	PLUQUE.
LA REINE DES ABEILLES.	M ^{lles} G. OTTOLINI.
LA REINE DES LIBELLULES	DÉSIRÉ.
PREMIER GÉNIE.	ROUMIER.
MORPHÉE, dieu du sommeil	INVERNIZZI.
PHOBITOR, esprit de la terre.	TORRI.
PHANTASE, —	MONNIER.
ÉOLE, génie des tempêtes	ESSELIN.
UNE AME, personnage chantant	PACK.

GÉNIES, GNOMES, NYMPHES, LIBELLULES, ABEILLES,
DRYADES et MATELOTS.

CHŒURS D'ANGES et D'ESPRITS.

La scène se passe dans une des îles de la Méditerranée, aujourd'hui
disparues.

Décors de J.-B. LAVASTRE et CARPEZAT.

Costumes dessinés par CH. BIANCHINI.

Transféré to
-Muzik-
12-17-64

DANSES ET CHANT

PREMIER ACTE — PREMIER TABLEAU

Vols d'anges à travers les nuages.

Une âme (solo). Chœur d'anges (invisible).

PREMIER ACTE — DEUXIÈME TABLEAU

Les Libellules.

(Divertissement scénique.)

M^{lle} Désiré.

M^{lles} Treluyer, Perrot, Chasles, Parent 1^{re}, Rat, Mestais, Mantes 1^{re}, Régnier 2^e, Charles, Parent 2^e, Mérodes, Mouret, Bariau 2^e, Villard, Régnier 3^e, Morlet, Richaume, Barbier, Bariaux 2^o, Meunier 1^{re}, Mendez 2^e, Mantes 3^e, Esnel, Couat, Meunier 2^e, Staats, Verdant, Docker.

DEUXIÈME ACTE — TROISIÈME TABLEAU

Chœur mystérieux des Esprits (coulisse) et Réveil des Génies et des Nymphes de la Mer.

M^{lle} Laüs.

M^{lles} Carrelet, Mantes 2^e, Carré, Stilb 2^e, Doucet, Buret, Hatrel, Pamélar 2^e, Rossy 2^o, Méquignon 2^e, Lainé, Jourdain, Vuthier, Lecouvey, Kahn, Pamélar 1^{re}, Deschamps, Hayet, Tétard, Yxart, Prince, Boutouyrie, Sonendal, Fléchelle, Bossu, Desprez, Poulain, Marchisio, Valker, Collet, Com te, Drouineau.

Nymphes de la Mer : Jeunes élèves et figurantes.

DANSES ET CHANT.

*Variation.*M^{lle} Laüs.*Réveil de Miranda. — Pas des Génies.*

M^{les} Biot, Ottolini 2^e, Chabot, Salle, Violat, Grangé, Keller,
Gallay, Regnier, Riccotti, Vangœthem, Franck et mêmes
Génies et Nymphes.

*Pas des Bijoux.*M^{lle} Mauri.*Grand Andante.*

M^{les} Mauri, Laüs, M. Hansen.
et Génies (sujets et corps de ballet.)

Finale.

(Génies, sujets et corps de ballet.)

Rentrées de M^{lle} Mauri.*Barcarolle* (chœur de coulisse).

DEUXIÈME ACTE — QUATRIÈME TABLEAU

Pas de deux (Andantino).M^{lle} Mauri. — M. Vazquez.*Pas de l'Éventail.*M^{les} Mauri, Laüs.

M. Vasquez.

Ballabile.

(Mousses et Matelots.)

Mousses: M^{les} Méquignon 1^{re}, Stilb, 1^{re}, Reige, Vandoni
Rat, Mestais, Maute 1^{re}, Régnier 2^e, Charles, Mérodes,
Parent 2^e, Mouret, Bariau, Régnier 3^e, Villard, Morlet.

Matelots : MM. Lecerf, Stilb 1^{er}, Marius, Girodier, Friant, Baptiste, Javon 2^e, Perrot, Ferouelle, Berger, Keller, Meunier, Porcheron, Chenat, Élisée, Javon 1^{er}.

Scène du Sommeil et Vision.

M^{lles} Mauri, Laüs, Invernizzi, Torri, Monnier.

MM. Hansen, Pluque, Vazquez.

Mousses et Matelots.

TROISIÈME ACTE — CINQUIÈME TABLEAU

Pas des Abeilles.

M^{lle} G. Ottolini. — M. Hansen.

M^{lles} Beauvais, Ducastel, Letellier, Moormans, Didier, Sirède Cazeneuve, Charrier, Guerra, Keller, Mendez, Denis.

Variation.

M^{lle} Roumier.

M^{lles} Biot, Ottolini 2^e, Chabot, Salle, Violat, Grangé, Keller, Gallay, Regnier 1^{er}, Ricotti, Vangothem, Franck.

Pas guerrier (Scène de combat).

M. Vazquez.

Sylvains : MM. Hoquante, Guillemot, Stilb 2^e, Domingi.

La Captive (Andante).

M^{lle} Mauri.

Danse orientale.

M^{lle} Roumier.

Génies : Sujets et corps de ballet.

Grande variation.

M^{lle} Mauri. — M. Vazquez.

DANSES ET CHANT.

Sortie des Génies.

Sujets et corps de ballet.

*Duo d'amour.*M^{lle} Mauri. — M. Vazquez.

Gnomes : M^{lles} Moreau, Roblin, Roche, Riehl, Staats, Baron, Dermu, Legay, Roquelaure, Hugon 1^{re}, Mollard, Dantard 1^{re}, Hugon 2^e, Bordier, Soubrier, de Folly, Ivès, Robiette.

TROISIÈME ACTE — SIXIÈME TABLEAU

Finale.

*Le Navire.**Les Adieux. — Apothéose.*

Sujets et corps de ballet.

Barcarolle (Chœur).

LA TEMPÊTE

ACTE PREMIER

Premier Tableau.

L'espace. — Vol d'anges à travers les nuages. — Lumière diffuse.

CHŒUR INVISIBLE.

Ames!
Flammes!
Dans les airs étoilés
Volez!
Sphères profondes,
Palpitez
Du battement des mondes!
Chantez!...
Dans l'espace diaphane
Et bleu
Plane
Dieu!!!

Ascension d'une âme au milieu des nuages.

L'ÂME.

Saints anges! Écoutez ma voix! Pliez votre aile!
C'est une mère en pleurs qui tend les bras vers vous!

Des anges s'arrêtent dans leur vol et écoutent.

Miranda!... mon enfant!... Préservez-la des coups
D'une famille criminelle!...

Pour lui voler un trône on menace ses jours!
Le frère de son père en veut trancher le cours!...
Reine, la tombe a pris ma dépouille mortelle;
Impuissante, du sein de la vie éternelle,
Je verrai ce forfait!... non!... portez-lui secours;
Saints anges!... C'en est fait! cher berceau! Dieu m'appelle!..
Miranda!

LE CHOEUR.

Sois en paix! Nous veillerons sur elle!
Envole-toi!... monte vers Dieu!...

L'ÂME.

Terre!... Ma fille!... Adieu!...

L'âme disparaît. — Les anges se perdent dans les nuages.

LE CHOEUR.

Ames!
Flammes!
Dans les airs étoilés
Volez!
Sphères profondes,
Palpitez
Du battement des mondes!
Chantez!...

Dans l'espace diaphane
Et bleu
Plane
Dieu!!!

Les voix s'éteignent. — Les nuages se dissipent et découvrent une plage ombragée de grands arbres. — A travers un rideau de lianes, on aperçoit la mer, inondée de lumière.

Deuxième Tableau.

SCÈNE PREMIÈRE

LIBELLULES, puis CALIBAN, puis ARIEL.

La nature semble dormir sous les rayons d'un ardent soleil. De sourds bourdonnements agitent l'air. Le murmure du flot qui déferle se mêle au chant de la cigale. Des rochers, des broussailles, des roseaux s'échappe une nuée de libellules qui viennent étaler au soleil leurs ailes bleues transparentes. Quelques-unes s'élancent à la surface des eaux et semblent effleurer la cime des vagues.

Tout à coup un léger bruit se fait entendre dans le feuillage. Les libellules se sauvent et disparaissent.

Les branches s'écartent doucement et livrent passage à Caliban qui se glisse avec précaution au milieu du taillis, comme un chasseur aux aguets. Mais tout est redevenu silencieux ; il ne voit et n'entend rien.

Alors il entre résolument en scène, heureux de vivre et de gambader au soleil. Il étanche sa soif au courant d'une fontaine, il dépouille les arbres de leurs baies sauvages, il se couronne grotesquement d'un diadème de fleurs et finit par s'étendre sur un lit de mousse où il s'endort.

Les libellules sortent alors de leurs cachettes, s'approchent de Caliban et se font un jeu de troubler et de tourmenter son sommeil ; celui-ci, tout en dormant, cherche à les écarter de la main.

Un violent sursaut de Caliban les met de nouveau en fuite, il feint de retomber dans son lourd sommeil, et, quand les libellules, voulant recommencer leurs jeux, se retrouvent à sa portée, il étend le bras, saisit leur reine comme une proie et la retient prisonnière.

Les autres libellules, vivement effrayées, s'échappent et disparaissent.

La prisonnière de Caliban le supplie en vain; celui-ci, armé d'un caillou aigu, s'apprête à lui couper les ailes, quand Ariel paraît et s'interpose. La libellule profite du conflit des deux génies pour s'échapper et disparaît dans les roseaux.

Caliban s'incline, tout en maugréant, sous la baguette dont Ariel le menace.

En ce moment un bruit de rames se fait entendre. Ariel et Caliban écoutent, regardent et se cachent dans les broussailles.

SCÈNE II

ARIEL et **CALIBAN** cachés. **STÉFANO**, puis
UN ANGE.

Une barque paraît portant Stéfano, et, sur un coussin, un enfant endormi, enveloppé de voiles de gaze.

La barque aborde. Stéfano prend l'enfant, met pied à terre, écarte les lianes qui entra-

vent sa marche et vient déposer son fardeau au pied d'un grand arbre. Il promène autour de lui un regard anxieux ; puis, comme pour triompher de ses hésitations, il tire de sa poche une bourse et compte l'or qu'elle renferme. Il semble alors prendre un grand parti, et s'armant brusquement de son poignard, il le lève sur l'enfant.

Un ange paraît tout à coup à travers le feuillage, et tend les mains vers l'enfant comme pour le protéger. Stéfano, sans voir l'ange, s'arrête, dominé par une force invincible. A l'aspect de cette petite créature endormie, il se sent pénétré d'une pitié inconnue et le poignard tombe de ses mains.

— Qui viendra rechercher cet enfant dans cette île déserte?... semble-t-il dire. — Abandonnons-le à la grâce de Dieu!...

L'ange disparaît.

Après avoir fait deux ou trois pas pour s'éloigner, Stéfano se ravise et, revenant à l'enfant, il écarte doucement les voiles qui le couvrent et s'empare des bijoux qui lui servent de parure, diadème et collier.

Ébloui par la richesse de ces joyaux, il en fait

miroiter les pierres au soleil, tandis qu'Ariel et Caliban, quittant leur abri de feuillage, se glissent doucement vers lui sans attirer son attention. Arrivés à sa portée, ils s'emparent vivement du diadème et du collier dans le moment où il les élève au-dessus de sa tête pour en admirer les scintillements.

Stéfano, frappé de stupeur et d'épouvante, se sauve à travers les lianes, court vers sa barque, s'y précipite et s'enfuit à force de rames.

SCÈNE III

ARIEL, CALIBAN, GÉNIES.

En ce moment quelques génies sortent des taillis et semblent interroger Ariel du regard.

Celui-ci leur montre l'enfant toujours endormi.

Les génies contemplant ce petit être que leur envoie le hasard et se groupent autour de lui comme pour lui prodiguer leurs soins.

Caliban, avisant le poignard abandonné par Stéfano, le ramasse, et, se piquant maladroitement,

ment avec la pointe, comprend ce que l'homme en voulait faire.

Au même moment, Ariel étend la main sur l'enfant et semble l'adopter.

On entend au loin comme un vague écho du chœur des anges.

Dans l'espace diaphane,
Et bleu
Plane
Dieu!...

ACTE DEUXIÈME

Premier Tableau.

La grotte d'azur. — Vaste salle taillée dans le rocher et dans laquelle pénètre la mer qui arrive en légères ondulations par une étroite ouverture. Tous les objets, l'eau, l'air, les parois sont d'un beau bleu d'azur. Un faible rayon de lumière blanche éclaire l'entrée d'un couloir qui mène au dehors. [La grotte de Caprée doit servir de modèle à cette décoration.]

SCÈNE PREMIÈRE

MIRANDA, ARIEL, CALIBAN, GÉNIES.

Au lever du rideau, on ne voit que Miranda endormie, suspendue au-dessus du flot bleu dans un hamac de lianes, et, près d'elle, dans une anfractuosité du rocher, Caliban veillant sur son sommeil.

Une sonorité vague où se mêlent les voix des nymphes et des sirènes semble s'élever des flots.

Ariel paraît, glissant, voltigeant à la surface de l'onde.

Peu à peu la vague s'abaisse et découvre, en se retirant de la grotte, toute la troupe des naïades gracieusement étendues sur le sable.

Sur l'ordre d'Ariel qui passe et repasse au milieu des nymphes en les effleurant de la main, la vie reprend peu à peu possession de tout ce monde endormi.

Miranda s'éveille la dernière, étire ses bras, regarde autour d'elle, saute à bas de son hamac et gagne le milieu de la scène, en pirouettant et en se frottant les yeux.

Ariel, Caliban et les génies s'empresstent autour d'elle, et, inclinés, agenouillés, semblent lui demander ses ordres.

Miranda promène sur eux un regard incertain, secoue tristement la tête et va s'asseoir sur un quartier de roche comme une personne profondément ennuyée.

— Comment la distraire?... semblent se demander les génies.

Un groupe d'hamadryades, arrivant du dehors, apporte une moisson de fleurs dont Ariel s'empare pour en composer un bouquet!

Le bouquet fini, Ariel vient le présenter à Miranda. Celle-ci, plongée dans une profonde rê-

verie, l'éloigne de la main, sans vouloir retourner la tête. Les génies, passant derrière elle, insistent pour lui faire regarder Ariel. Elle se retourne enfin avec impatience, se lève, prend brusquement le bouquet, le trouve affreux, en éparpille les fleurs et les jette au nez d'Ariel et des génies consternés. Puis elle va s'asseoir de l'autre côté de la scène en exprimant l'espoir que cette fois on voudra bien la laisser tranquille.

Caliban, enchanté de la déconvenue d'Ariel, son maître et seigneur, semble se flatter d'être mieux reçu que lui.

Sur son ordre, un gnome lui apporte des bijoux. Ariel veut s'interposer pour l'empêcher de les présenter à Miranda, mais il est trop tard ; celle-ci a déjà tourné la tête et veut savoir ce que Caliban lui venait offrir. A la vue de ces bijoux qui ne sont autres que le diadème et le collier du premier acte, une joyeuse surprise anime sa physionomie. C'est la première fois qu'elle voit de pareils joyaux.

— Quels sont ces objets?... semble-t-elle dire. A quoi cela sert-il?...

Ariel lui attache le petit diadème sur la tête et lui passe le collier au cou. Elle court à une

vasque remplie d'eau et s'y regarde, comme dans un miroir.

Alors, heureuse de sa parure, et, comme si elle recevait du contact de ces bijoux une vie nouvelle, elle s'élance, tourbillonne, et, dans une danse pleine de séductions et de coquetteries féminines, semble aspirer pour la première fois toutes les joies de la vie.

Les génies, charmés, cherchent à l'imiter, l'entourent, s'animent à son exemple et finissent par encadrer sa danse dans une sarabande emportée.

Miranda, chaque fois qu'elle passe en dansant devant Ariel, lui demande d'où il tient ces bijoux. Mais Ariel, pour ne pas avouer à Miranda le secret de son origine terrestre, évite de répondre en conduisant la danse de plus en plus vite ; enfin, les uns après les autres tombent de fatigue, et Miranda elle-même, à bout de forces, se laisse choir dans les bras d'Ariel.

Dans un coin, Caliban, oublié, gronde sourdement et jette un regard de jalousie et de rancune sur Ariel et les génies.

Tout à coup un bruit de musique lointaine se fait entendre.

Miranda prête l'oreille.

Les génies étonnés écoutent comme elle.

— D'où vient ce bruit? demande-t-elle; quelle peut en être la cause?... Je veux le savoir!

Et sans attendre qu'on lui réponde, elle s'élançe au dehors.

Ariel et les génies se précipitent sur ses traces, suivis de Caliban.

La décoration change à vue.

Deuxième Tableau.

Le décor représente la même plage qu'au premier acte, mais débarrassée de toutes les lianes qui en masquaient la profondeur. — A droite sur le second plan, l'entrée de la grotte.

SCÈNE PREMIÈRE

MIRANDA, ARIEL, CALIBAN,
LES GÉNIES, puis ÉOLE.

Miranda paraît la première, suivie d'Ariel, de Caliban et des génies.

Ariel lui montre une galère qu'on aperçoit au loin et qui traverse lentement le fond de la scène.

C'est de là que vient le bruit de musique entendu par Miranda. Cette musique l'émeut vivement et semble évoquer dans sa mémoire tout un monde lointain et oublié.

Elle veut connaître les hôtes mystérieux de cette galère, et, comme Ariel ne sait par quel moyen la satisfaire, elle se dépite et donne un libre cours à ses colères d'enfant gâté.

— Il n'y a qu'à déchaîner les éléments!... dit Caliban.

— Oui! oui! dit Miranda.

Ariel veut résister, mais, devant la colère de Miranda, il cède.

Sur un signe d'Ariel, Éole, sort des flots, suivi des génies de la mer, et donne le signal d'une immense conjuration magique.

Le ciel s'obscurcit ; la foudre gronde. Des brumes épaississent s'élèvent de la mer et forment un rideau qui envahit toute la scène. Ce rideau devient peu à peu transparent et laisse voir, comme dans une apparition fantastique, la galère en détresse et ballottée par les vagues.

Tandis qu'Ariel, Caliban et les génies occupent les deux côtés de la scène, Miranda a gravi un rocher d'où elle contemple ce spectacle.

Le navire disparaît, emporté par l'ouragan. Miranda le suit des yeux, pousse un cri et redescend vivement en scène. Elle fait signe que la galère a touché et s'effondre au milieu des récifs.

— Courez ! portez secours aux naufragés !... semble-t-elle dire ; et Ariel, suivi de Caliban et des génies, s'élançe pour exécuter ses ordres. Miranda, épouvantée de ce qu'elle vient de voir, chancelle et s'évanouit.

SCÈNE II

MIRANDA, puis FERDINAND.

L'orage s'apaise, les brumes se dissipent, le soleil reparait.

Ferdinand entre en scène, se soutenant à peine et les vêtements en désordre. Il se prosterne, et, les mains jointes :

— Mon Dieu ! s'écrie-t-il, suis-je le seul que vous ayez sauvé du naufrage ? Je n'ose vous rendre grâce de vos bontés en songeant à tous les malheureux qui viennent de périr autour de moi !... C'est pour eux que je vous implore, si vous pouvez encore leur tendre une main secourable !

Tout à coup il aperçoit Miranda évanouie, et, s'approchant avec précaution, il tombe à genoux, comme en extase devant cette beauté divine.

Miranda revient à elle. Ses yeux se fixent sur Ferdinand et le regardent avec curiosité.

C'est la première fois qu'elle voit un homme, et, comme celui-là est jeune et beau, elle éprouve une émotion qu'elle ne peut comprendre, qu'elle n'a jamais ressentie devant Ariel, et encore moins devant Caliban.

— N'es-tu pas une divinité ? semble dire Ferdinand.

— Et toi-même, répond Miranda en souriant, n'es-tu pas un dieu !

— Je suis roi ! dit Ferdinand.

Et comme Miranda ne semble pas le comprendre :

— Tu as raison ! reprend-il ; qu'est-ce qu'un

roi pour une déesse telle que toi... Béni soit mon naufrage qui m'a jeté sur ta route !

Il fait un mouvement pour prendre la main de Miranda, mais celle-ci, avec une sorte de timidité farouche, la retire vivement et recule d'un pas.

Ferdinand insiste ; Miranda s'échappe. Cette poursuite de Ferdinand donne lieu à un petit pas de deux où Miranda, avec mille coquetteries, semble tour à tour donner ou refuser sa main.

SCÈNE III

LES MÊMES, ARIEL.

Ariel paraît et, se trompant à l'attitude de Miranda, il intervient pour reprocher à Ferdinand son insolence.

Celui-ci, irrité du langage qu'on ose lui tenir, tire son épée ; mais Ariel n'a qu'à étendre la main pour la briser.

Le jeune homme, pris d'une langueur soudaine, sans force et sans volonté, envahi d'une sorte d'ivresse qui le rend étranger à tout ce

qui n'est pas Miranda, tombe à genoux devant elle.

Appelés par Ariel, Caliban et les génies rentrent en scène.

SCÈNE IV

LES MÊMES, CALIBAN, LES GÉNIES.

Ariel montre Ferdinand et commande aux génies de l'enchaîner.

— Je te le donne pour esclave ! dit-il à Miranda.

Caliban apporte une chaîne qu'il présente à la jeune fille. Celle-ci prend la chaîne et l'attache aux mains de Ferdinand, qui semble les lui tendre avec joie.

— Oui, dit Ferdinand complètement subjugué ; je suis ton esclave ; commande, j'obéis !

Miranda porte lentement la main à son cœur et ferme les yeux.

— Qu'as-tu ? demande Ariel.

— Rien ! répond-elle vivement ; et comme au même instant un rayon de soleil traverse les

branches et l'éclaire : — C'est le soleil qui m'éblouit ! ajoute-t-elle ; et, se tournant vers Ferdinand : — Va me cueillir ce rameau vert pour me garder de ses rayons.

Ferdinand s'élançe pour cueillir la branche que lui a indiquée Miranda, et la lui rapporte.

Celle-ci s'en empare et s'en sert tour à tour, comme d'un parasol ou d'un éventail pour se cacher du soleil ou des regards. Ce petit pas se termine par un groupe de Miranda et de Ferdinand qui saisit une des extrémités du rameau pour en former une sorte d'abri où ils sont tous les deux enveloppés.

Ariel, saisi d'une colère soudaine, arrache violemment le rameau et le foule aux pieds. Devant l'irritation de Miranda, il s'adoucit aussitôt et fait signe à l'un des génies de lui apporter une autre branche qu'il présente à la jeune fille. Celle-ci se rassérène et fait signe à Ferdinand de la suivre ; puis, se tournant vers Ariel : « Merci, lui dit-elle en souriant, je ne m'ennuie plus ! »

Elle rentre dans la grotte, accompagnée de Ferdinand qui l'abrite sous son écran de feuillage.

Les génies se dispersent.

Ariel suit d'un regard soucieux Miranda et

Ferdinand. Quoique l'amour humain lui soit étranger, il comprend vaguement le sentiment qui les attire, quel attrait les porte déjà l'un vers l'autre, et la jalousie le blesse au cœur.

Caliban, qui n'a rien perdu de tout ce jeu de scène, devine de quels sentiments Ariel est agité, et, indiquant le côté par où Ferdinand vient de disparaître, il lui conseille de le tuer, tout prêt lui-même à se charger de l'exécution.

Ariel le repousse avec horreur et le menace des plus terribles châtimens s'il tombe un cheveu de la tête de Ferdinand.

Il s'éloigne, et Caliban le suit d'un geste de menace et de haine.

SCÈNE V

CALIBAN, STÉFANO.

Au moment où Ariel vient de disparaître, Stéfano entre en scène. On reconnaît en lui le Stéfano du premier acte, mais avec des traits vieilliss et des cheveux grisonnants.

Il n'aperçoit pas d'abord Caliban et s'assied

pour reprendre haleine et se remettre des émotions du naufrage.

Caliban, en apercevant Stefano, s'est reculé avec crainte et l'observe avec curiosité.

Stéfano, pour se donner du cœur, porte sa gourde à ses lèvres, et paraît enchanté du breuvage. Caliban, que cette pantomime intéresse vivement, s'enhardit et s'approche à pas de loup de Stéfano jusqu'à se trouver derrière lui.

Il lui enlève tout doucement la gourde des mains et boit sans se presser.

Stéfano relève la tête et regarde avec stupéfaction cette espèce de monstre occupé à vider sa gourde.

Revenu de sa surprise, il se lève et la lui reprend.

Caliban les mains jointes le supplie de le laisser encore goûter à cette divine boisson.

— Voilà un voleur naïf ! pense Stéfano.

L'un et l'autre s'examinent et cherchent à rappeler leurs souvenirs. Il leur semble bien que ce n'est pas la première fois qu'ils se rencontrent, mais cette vision lointaine est tellement vague qu'ils se croient le jouet d'une illusion.

La gourde de Stéfano remplit Caliban d'admi-

ration et de dévouement; l'homme qui boit un pareil breuvage ne peut être qu'un dieu. Il s'empresse autour de lui, veut faire sécher ses vêtements et lui allume un feu de broussailles.

La nuit commence à tomber, la lune se lève.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MATELOTS et MOUSSES.

Les flammes du bivouac attirent les naufragés, dispersés dans l'île. On se retrouve, on se serre les mains, on se réjouit d'avoir échappé à la tempête. Tandis que les plus vieux se réchauffent autour du foyer de sarment, les plus jeunes forment une ronde joyeuse où ils entraînent Caliban présenté par Stéfano à ses compagnons. On s'amuse à le faire boire. Le gnome est complètement ivre et se livre à une orgie de bonds vertigineux et de pirouettes.

Tout à coup, Stéfano ramasse l'épée brisée de Ferdinand et la reconnaît.

— L'épée de notre prince ! dit-il. Il a donc échappé aux flots ? Il est donc vivant ?

— Oui ! dit Caliban.

Et, remontant la scène, il écarte les branches qui masquent l'entrée de la grotte, et fait signe aux matelots de regarder.

Leur joie fait comprendre qu'ils aperçoivent Ferdinand.

— Mais quelle est cette chaîne dont ses mains sont attachées ? demande Stéfano.

— On l'a réduit en esclavage ! répond Caliban. Voulez-vous le délivrer, le venger ?

— Oui, oui ! dit Stéfano, tu es un brave monstre ! et pour ta peine je te donne ma gourde. Joie du gnome en recevant ce présent.

— Conduis-nous ! disent les matelots.

En ce moment, Ariel, sans être aperçu de Caliban ni des matelots, paraît au fond de la scène sur un tertre élevé.

SCÈNE VII

LES MÊMES, ARIEL, puis MORPHÉE,
PHOBITOR, PHANTASE

et LES ESPRITS DE LA NUIT, puis DEUX ANGES.

Ariel devine le danger qui le menace et étend la main pour évoquer les Esprits de la nuit.

Aussitôt, sous les buissons, dans le feuillage, un vague susurrement se fait entendre. Les trois génies du Sommeil, Morphée, Phobitor et Phantase, sortent de terre et étendent leurs grandes ailes.

Les matelots chancellent, comme pris de vertige et finissent par tomber endormis, çà et là, l'un après l'autre.

Caliban subit comme eux cette influence léthargique et s'endort aux pieds d'Ariel qui étend sur lui une main menaçante.

En même temps la paroi d'un rocher devient transparente et laisse voir Ferdinand endormi, la tête appuyée sur un quartier de roc. Devant lui, debout, une lampe à la main, se tient Miranda, comme Psyché devant Éros.

Le visage de la jeune fille exprime une tendre curiosité. Une lumière rose éclaire cette petite scène, tandis que la lune jette sa blanche clarté sur le tableau d'Ariel et de Caliban prosterné. — Un couple d'anges traverse silencieusement les airs.

ACTE TROISIÈME

Premier tableau.

Vaste salle de verdure. La scène est enveloppée d'un épais taillis, sans éclaircies. Les branches s'enchevêtrent, les lianes s'enroulent autour des arbres. Des fleurs de toutes couleurs émaillent ce fond de verdure.

SCÈNE PREMIÈRE

ARIEL, CALIBAN, LES ABEILLES.

Caliban entre en scène, suivi d'Ariel. En vain cherche-t-il à se révolter contre la puissance supérieure du génie de l'air ; celui-ci l'asservit du regard et du geste.

— Tu as voulu me trahir, lui dit-il, tu seras puni de ton crime.

Et sur un signe d'Ariel, une nuée d'abeilles envahit la scène ; elles commencent à tourmenter le malheureux Caliban qui cherche vainement à leur échapper.

A bout de forces, il se réfugie contre un

tronc d'arbre. Ariel tend la main vers l'arbre qui s'entr'ouvre et se referme sur Caliban.

Les abeilles se dispersent et fuient de tous côtés.

SCÈNE II

**ARIEL, LES GÉNIES, puis MIRANDA et
FERDINAND.**

Les génies de l'air entrent à leur tour et viennent prendre les instructions de leur maître.

Sur son ordre, ils disposent une petite table et y servent une collation.

Miranda entre en scène.

Elle paraît songeuse, inquiète.

Vainement Ariel la presse-t-il de manger; vainement les génies cherchent-ils à lui plaire par leurs danses gracieuses; elle reste indifférente à tout ce qui l'entoure.

Ferdinand paraît, il apporte une corbeille de fruits qu'il a cueillis lui-même. Aussitôt la physionomie de Miranda s'anime; elle prend un des fruits de Ferdinand et lui tend sa coupe.

Celui-ci, empressé à la servir, veut prendre une amphore placée sur la table; mais la chaîne dont ses mains sont attachées la renverse et la fait rouler à terre.

Ariel, mécontent de l'accueil que le jeune homme a reçu de Miranda, lui reproche durement sa maladresse. Alors Miranda, souriante, se lève et vient tranquillement détacher les mains de Ferdinand; puis elle se retourne vers Ariel, à qui elle a l'air de dire :

— Voilà le moyen de le rendre moins maladroit.

Ariel prend la chaîne et la jette avec humeur. Animé d'une sourde colère contre Ferdinand, il lui ordonne durement de prendre une hache et de couper un arbre pour faire du bois.

Sur un regard de Miranda, Ferdinand obéit et commence à couper l'arbre à coups de hache.

Miranda ne peut se défendre d'un certain plaisir en voyant Ferdinand subir ces humiliations sans se plaindre, pour l'amour d'elle; mais elle souffre en même temps de les lui voir infliger. Les mains jointes, elle prie Ariel d'épargner à Ferdinand ces travaux serviles et indignes de lui.

Comme Ariel lui résiste, elle frappe du pied avec colère.

Le bruit de cette altercation fait retourner Ferdinand.

Ariel, de plus en plus irrité, lui ordonne de continuer sa tâche.

Ferdinand se redresse et refuse d'obéir en jetant sa hache aux pieds d'Ariel.

Celui-ci fait un geste de menace et se penche pour ramasser la hache, mais Miranda le prévient, et, la ramassant elle-même, elle la soulève gracieusement et continue, en y employant toutes ses forces, le travail de Ferdinand.

Le jeune homme s'agenouille et la regarde avec amour.

— C'est bien ! dit Ariel, en reprenant la hache des mains de Miranda ; qu'il ne travaille pas puisqu'il n'en a pas la force et que ses mains débiles ne valent pas des mains de femme!!!

Et se tournant vers Ferdinand :

— On n'a plus besoin de toi, va-t'en !

Devant cette parole impérieuse, Ferdinand se révolte et résiste. Ariel fait un signe et, à son appel, quatre sylvains entrent en scène, prêts à s'élaner sur Ferdinand.

Miranda ramasse vivement la hache et la lui donne. Ferdinand en menace les sylvains et les tient à distance aux applaudissements de Miranda qui bat des mains comme un enfant et sous le regard irrité d'Ariel.

Les sylvains effrayés terminent ce simulacre de combat en tombant aux pieds de Ferdinand.

Ils se redressent sous le geste menaçant d'Ariel et prennent la fuite.

Miranda reprend alors la hache des mains de Ferdinand, et vient, d'un air de coquetterie mutine, l'offrir à Ariel qui la repousse avec colère et disparaît sous les arbres.

Miranda laisse retomber la hache et revient à Ferdinand, comme si elle cédaît à l'attrait d'une force surnaturelle. Elle prend inconsciemment le rôle d'une captive qui finit par se soumettre aux lois de son maître et seigneur.

Puis la danse change de caractère ; c'est au tour de la captive de prendre sa revanche. Elle exécute seule un pas de charme et de séduction où se déploient toutes ses grâces. Ariel reparait.

Ferdinand, enivré, perd la tête, et saisissant Miranda dans ses bras, il l'embrasse avec passion.

Ce baiser, le premier qu'elle reçoit de sa vie, est pour elle un coup de foudre.

Elle chancelle, puis elle se retourne vers Ferdinand, pareille à une déesse irritée et semble le menacer des plus affreux châtimens.

Rouge, confuse, éperdue, elle s'éloigne et disparaît.

Ariel triomphe et regarde avec un sourire sardonique Ferdinand atterré.

Puis il sort à la suite de Miranda. Les génies le suivent en chuchotant.

SCÈNE III

FERDINAND, puis CALIBAN.

Ferdinand est au désespoir; il a irrité contre lui celle qu'il aime plus que la vie; il veut mourir. Comment n'avait-il pas deviné que cet Ariel était son rival, qu'il était aimé de Miranda?

Il est au moment de s'éloigner en jetant du côté où Miranda a disparu un adieu désespéré, quand il est arrêté par un gémissement.

Ce gémississement semble partir de l'arbre qu'il a commencé à couper dans la scène précédente. Ferdinand se suspend à la branche déjà entamée par la hache et la sépare du tronc.

Caliban sort de l'arbre et se secoue.

Il apprend à Ferdinand que ses compagnons ont échappé au naufrage.

La gourde que lui a donnée Stéfano et qu'il porte à sa ceinture l'aide à se faire comprendre.

— C'est bien! dit Ferdinand; Amène-les! Je veux voir Miranda une dernière fois; puis, à nous tous, nous construirons un radeau qui nous emmènera à la grâce de Dieu!

— Enlevez plutôt Miranda! insinue Caliban.

— Que me conseilles-tu, esprit mauvais?

— Voyez, dit Caliban, en frappant du pied pour appeler à lui les Esprits de la terre.

Quelques figures de gnomes surgissent à cet appel et se profilent, sous des lueurs fantastiques, dans la profondeur du bois.

Ferdinand se détourne avec horreur et repousse Caliban.

Les gnomes disparaissent.

— Patience! dit Caliban à part; la vue de Miranda changera ses résolutions.

Et, sur un nouveau geste de Ferdinand, il disparaît sous les arbres.

SCÈNE IV

FERDINAND, puis MIRANDA.

Ferdinand, resté seul, donne un libre cours à sa douleur :

— O créature céleste, résumé de toutes les beautés humaines et divines, adieu!... Un roi était indigne d'être ton esclave; un dieu seul pouvait prétendre à te posséder! — Puisse celui que tu aimes t'apporter toutes les joies!.. C'est le dernier vœu de celui que tu méprises et que tu repousses!

Un rayon de soleil traverse la futaie et en incline les branches devant Ferdinand, comme pour lui barrer le passage.

— Pourquoi la nature même semble-t-elle vouloir me retenir? reprend le jeune homme; quelle force invincible attache mes pieds au sol? Je ne puis m'éloigner.

Au même moment, le rayon de soleil semble ouvrir un passage dans l'épais taillis pour laisser entrer Miranda.

— La voici! murmure Ferdinand, en se dissimulant dans les buissons.

La jeune fille descend en scène sans le voir.

— Qu'est-ce donc que j'éprouve?... dit-elle. De quelles pensées confuses suis-je oppressée?... A quels combats intérieurs suis-je en proie? Je ne me reconnais plus! Je ne me retrouve plus! Des langueurs glacées envahissent tout mon corps, comme si j'allais mourir; des ardeurs brûlantes précipitent le sang dans mes veines, comme si j'allais vivre!... Ce baiser semble m'avoir transformée tout entière! Celui qui me l'a donné s'est-il donc emparé de moi?... En vain, je me révolte, ma pensée soumise revient à lui, comme un chien à son maître, et mes colères contenues se fondent en d'ineffables ivresses! Je voudrais le fuir et je brûle de le retrouver! Pourquoi n'est-il pas là, puisqu'il est mon esclave?...

Elle aperçoit Ferdinand.

— C'est lui!

Ferdinand, humble et soumis, vient s'agenouiller devant elle.

— Miranda! pardonne-moi!

— Jamais!... dit la jeune fille.

— Adieu donc! dit Ferdinand en se relevant;

celui qui t'a offensée mourra loin de toi, loin de ces yeux qui expriment encore la haine et la colère!... S'ils daignent une dernière fois se fixer sur les miens, ils n'y liront que le désespoir et l'amour!

Miranda se tourne lentement vers Ferdinand et le regarde.

— Ah! reprend le jeune homme! tes yeux me brûlent jusqu'au fond de l'âme! Adieu!

— Non! reste! dit vivement Miranda.

— Pourquoi?

— N'es-tu pas mon esclave? Je te défends de partir!

— Tu veux donc que je meure à tes pieds?

— Je veux que tu m'obéisses!

— Cruelle fille! ordonne-moi de me plonger un poignard dans le cœur! Je t'obéirai!

— Non, reprend Miranda, après un moment de silence; je t'ordonne d'écarter ce tronc d'arbre qui me barre le chemin.

— Pourquoi ne le tournes-tu pas?

— Obéis!

— Non!

— Non?... Je te châtierai! dit brusquement Miranda en ramassant une baguette.

— Je t'adore!

— Je te frapperai, misérable!

Ferdinand se couche à terre, la tête appuyée sur l'arbre, et ferme les yeux.

— Tiens, semble-t-il dire, me voilà couché à tes pieds, tu me frapperas plus à l'aise!

— Ah! tu me braves!

Miranda passe derrière Ferdinand et lève sur lui sa baguette; mais après l'avoir considéré un instant, elle se penche lentement vers le jeune homme et le baise au front, puis elle redescend vivement en scène et se cache la tête entre les mains: Ferdinand se relève, éperdu de joie, et s'élançe vers Miranda défaillante qu'il soutient dans ses bras.

— Est-ce vrai? Est-ce vrai?

— Mon roi! mon maître! murmure la jeune fille; fais de moi ce que tu voudras! Je t'aime!

Et leurs regards se confondent dans l'extase de l'éternel amour, tandis que le rayon de soleil perçant le feuillage, les entoure comme d'une auréole.

SCÈNE V

LES MÊMES, ARIEL, LES GÉNIES.

Ariel paraît et assiste à ce spectacle qui lui apprend qu'une fille mortelle n'est pas créée pour un génie de l'air.

— Je l'aime! dit Miranda, en entourant Ferdinand de ses bras.

D'un geste irrité, Ariel les chasse de sa présence.

Les génies règlent leur attitude sur celle de leur maître.

SCÈNE VI

LES MÊMES, CALIBAN, STÉFANO,
LES MATELOTS.

Caliban reparaît suivi de Stéfano et des matelots qu'il semble exciter contre Ariel.

Celui-ci, indifférent aux menaces, commande à la nature de favoriser le départ des deux amants.

La forêt s'écarte dans toute la largeur du théâtre.

Deuxième tableau

Par cette baie ouverte on aperçoit la mer resplendissante de soleil.

En ce moment Stéfano aperçoit le collier et le petit diadème portés par Miranda. Il pousse un cri et tombe à genoux devant celle qu'il avait été chargé de livrer à la mort pour faire passer à son cousin Ferdinand la couronne de Naples.

On pardonne à Stéfano en faveur de l'accès de pitié qui lui a fait épargner Miranda. L'amour des enfants réparera le crime des pères.

Mais il est un autre pardon que Miranda veut obtenir ; c'est celui d'Ariel. Elle s'agenouille devant lui avec Ferdinand, et le génie, touché de sa prière, lui pardonne et la relève.

Le navire naufragé, soutenu de tous côtés par les génies, émerge lentement des eaux, chargé de banderolles aux couleurs de Naples.

Un pont volant est jeté du navire au rivage.

Ferdinand et Miranda avec leur suite sont prêts à partir.

Ariel et les génies les saluent d'un geste d'adieu.
Des vols d'anges traversent le ciel et le chœur
divin se fait de nouveau entendre :

Dans l'espace diaphane
Et bleu
Plane
Dieu!!!

FIN